

Vincent-Paul BROCHARD

**LE PONT
SANS RETOUR**

Roman



Éditions Picquier

PRÉFACE

Le Conseil des droits de l'homme de l'Organisation des Nations unies a adopté le 27 mars 2015, une résolution condamnant les « *enlèvements systématiques* » pratiqués par la Corée du Nord. Des milliers d'étrangers ont été enlevés par le régime nord-coréen : des Sud-Coréens, mais aussi des Chinois, des Japonais et un certain nombre d'Occidentaux.

Plusieurs témoignages indiquent que des Françaises ont été kidnappées. Choi Eun-hee, une actrice sud-coréenne et son mari réalisateur, Shin, enlevés en 1978 sur ordre de Kim Jong-il, successeur désigné de son père, Kim Il-sung, alors au pouvoir à Pyongyang, ont fait état de captives françaises dans le récit qu'ils ont donné de leurs années de séquestration en Corée du Nord. L'espionne nord-coréenne Kim Hyon-hui, auteur d'un attentat à la bombe contre un avion sud-coréen en novembre 1987, a dit aussi avoir entendu parler d'une Française retenue prisonnière à Pyongyang.

Le gouvernement nord-coréen a longtemps nié avoir commis des enlèvements, puis a fini par en reconnaître un certain nombre en 2002, lors d'un sommet à Pyongyang entre Kim Jong-il et le premier ministre japonais de l'époque, Junichirô Koizumi.

Plusieurs de ces rapt ont été perpétrés en Europe dans les années 1980 par des membres de la Fraction armée rouge japonaise. Pourchassés au Japon, ces militants

avaient trouvé asile en Corée du Nord. Ils s'étaient mis au service de leur protecteur de Pyongyang. Voyageant avec de faux passeports via les pays du bloc de l'Est, ils effectuèrent de nombreuses missions dans différents pays européens à la recherche de proies potentielles.

Selon les autorités japonaises, la Corée du Nord n'a pas seulement kidnappé des citoyens japonais, mais également des personnes d'autres nationalités et notamment de nationalité française. Dans ce livre, je relate le sort d'une Française enlevée à Paris en 1989.

Pour Julie Duval, dont il est question dans ces pages, tout commence dans des circonstances qui rappellent un épisode relaté par Megumi Yao, une repentie du groupe radical japonais, dans son livre-confession intitulé *Je demande pardon*. Megumi Yao raconte comment, lors d'une mission à Paris, elle a approché une étudiante française pour échanger avec elle des cours de japonais contre des cours de français :

« Elle se débrouillait bien en japonais, elle avait une prononciation superbe. Elle lisait beaucoup de livres japonais. Des livres difficiles, même pour un Japonais. Elle connaissait de nombreux idéogrammes et pouvait les écrire correctement. De sorte que nos échanges se faisaient en japonais et que je n'étudiais presque plus le français. Quand le temps de la séance était passé, j'étais soulagée de l'entendre dire : "Oh, il est déjà l'heure ! Cette fois encore, nous n'avons pas eu le temps de parler français. Je suis vraiment désolée." »

Pourquoi kidnapper une Française ? Quel sort attendait Julie Duval dans un pays plus hermétiquement fermé qu'une prison, entre les mains d'un Etat

totalitaire, monolithique, concentrationnaire, en état de guerre permanente contre le monde entier ? C'est ce que j'ai tenté de reconstituer à la lumière des rares témoignages concernant les kidnappés dont nous disposons.

Malgré son apparente aberration, volontiers exagérée par les fantasmes que suscite son isolation, le système nord-coréen possède une rationalité propre qui lui a permis, malgré la faiblesse de ses moyens, de survivre dans un environnement hostile.

L'enlèvement de Julie Duval obéit à une logique obscure qui se révélera peu à peu et nous entraînera dans l'une de ces combinaisons implacables comme il s'en produit parfois sur l'échiquier humain.

PREMIÈRE PARTIE
DANS LA CITADELLE

LORS DE CETTE NUIT SANS LUNE

Mer de Chine orientale, juillet 1989

Quand elle ouvrit les yeux, Julie mit du temps à reconnaître le décor qui l'entourait : une cabine de bateau spacieuse éclairée par un hublot rond au-dessus de la couchette où elle était allongée. Un jour gris lustrait les murs nus et le sol en linoléum. Elle avait la tête lourde, la gorge sèche. Elle se redressa. Ses membres étaient engourdis. Elle s'assit, prit un long moment sa tête entre ses mains. Elle s'agenouilla sur la couchette pour regarder par le hublot. On était loin de toute terre. Depuis combien de temps voguaient-ils ? Il n'y avait pas d'autre bateau en vue, seulement la mer, sans fin. Les nuages, comme des montagnes de cendre, s'écroulaient en cascade dans l'immensité houleuse et vide.

Elle était toujours vêtue de sa robe légère, froissée, humide de transpiration. Elle chaussa ses sandales et alla tirer le rideau qui pendait dans l'encadrement d'une porte. Celle-ci donnait sur une pièce de travail meublée de plusieurs armoires métalliques et d'un bureau. On y avait déposé, à côté d'un grand registre à couverture de toile noire, un pantalon et une veste vert-de-gris, soigneusement pliés. Elle voulut ouvrir la porte

de la cabine mais elle était verrouillée. Elle secoua la poignée dans tous les sens puis renonça. Elle était sans force, encore sous l'emprise du sédatif qu'on lui avait injecté. La moiteur de l'air, étouffant, était accablante. Elle retourna dans la pièce attenante et se laissa tomber sur la couchette, abandonnant son corps à l'ondulation saccadée qui faisait vibrer et grincer le navire.

Une angoisse sourde la taraudait à travers le voile épais de la torpeur. *La traite des blanches*. Elle avait entendu parler de jeunes Occidentales kidnappées dans des cabines d'essayage et convoyées vers des maisons closes à l'autre bout du monde. Keiko ? Son amie Keiko ne pouvait être liée à un trafic de prostitution. Dans quel piège l'avait-elle entraînée ?

Elle sombra dans une fantasmagorie de mots qui éclataient comme des bulles tandis que le roulis remuait dans ses entrailles un magma de peur, de rage et de dégoût.

Elle somnolait, blême, trempée de sueur, quand Keiko déverrouilla la porte et s'approcha d'elle, un sourire bienveillant aux lèvres. La jeune Japonaise s'était changée et avait revêtu un uniforme vert-de-gris.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle en japonais.

— Je ne me sens pas bien, gémit Julie.

— Lève-toi, il faut te dégourdir les jambes et sortir t'aérer.

Julie se leva, suivit Keiko dans la coursive et marcha en titubant jusqu'à une échelle qui descendait sur le pont arrière du cargo. Elle se cramponna au bastingage. Le bateau creusait dans son sillage des gouffres nouveaux qui se refermaient en bouillonnant comme de la lave. Keiko glissa son bras sous le sien et l'agrippa fermement, de crainte qu'elle ne se précipite dans la masse sirupeuse qui cognait la coque.

— J'ai la nausée mais je n'arrive pas à vomir, se plaignit Julie.

— Ça va passer. Il faut que tu reprennes tes repères. Regarde au loin, lui répondit la Japonaise en haussant la voix pour couvrir le vrombissement infernal du moteur.

Julie aspira à pleins poumons l'air poisseux chargé d'iode et d'embruns. Peu à peu, à force de fixer l'horizon, elle reprit ses esprits ; son malaise s'atténa.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-elle sourdement. Ses yeux étaient embués de larmes.

— Tu n'as rien à craindre, Julie. Nous ne te voulons pas de mal.

— Tu me fais mal.

Julie se dégagea de l'emprise de Keiko pour frotter son épaule endolorie. Elle sentit sur son avant-bras la morsure encore vive de l'aiguille. Son ange gardien l'observait de ce même air prévenant qu'elle lui connaissait depuis toujours. Elle désarmait l'élan de haine qui contractait son plexus.

— Viens, il faut que tu te désaltères, lui proposa Keiko qui l'entraîna par l'échelle étroite et raide jusqu'à la salle à manger de l'équipage.

Julie reconnut l'un des hommes qui l'avait empoignée et brutalement poussée sur l'échelle lorsqu'on l'avait fait monter à bord du cargo. Joufflu, grêlé, basané, il était en train de boire du thé dans un mug marqué « I love Hong Kong ». Il se leva, s'inclina avec déférence sans prononcer un mot, et se retira, les laissant seules.

— Qui sont ces hommes ? interrogea Julie.

— Ce sont des Coréens. Nous allons en Corée. Tu es des nôtres, Julie. Nous avons besoin de toi.

— Vous avez besoin de moi ? Pour quoi faire ?

— Je te l’expliquerai. Ensuite nous irons au Japon, comme je te l’ai promis.

Julie avait fait la connaissance de Keiko chez une copine de la fac, étudiante comme elle en troisième année de japonais. La Japonaise était une femme menue, un peu plus âgée qu’elle, au visage triangulaire, aux fines articulations d’insecte, capable d’une surprenante fantaisie sous des dehors timides et des accès de gravité. Elle disait être en train de terminer la rédaction d’un mémoire sur la Nouvelle Vague. De fait, elle avait une connaissance encyclopédique du cinéma. D’emblée, elle avait proposé à Julie qu’elles se revoient pour converser alternativement dans leurs langues respectives. Mais Keiko s’était montrée moins désireuse de se perfectionner en français que Julie en japonais et, bien qu’elles fussent à Paris, la jeune Française avait peu à peu été absorbée dans la bulle de la Japonaise. Keiko ne s’était pas contentée de lui faire visionner des vidéos de films japonais, elle lui apprenait des recettes de cuisine japonaise, l’aidait à déchiffrer des livres et des magazines japonais. Pour Julie, qui ne se consolait pas de sa rupture avec le garçon auquel elle se sentait promise depuis l’adolescence, l’amitié de Keiko avait été un dérivatif providentiel. Quand celle-ci lui avait proposé d’aller séjourner pendant l’été dans sa famille au Japon, la jeune Française avait exulté.

Une ombre avait terni son enthousiasme. Haruki, l’ami de Keiko, avec lequel elle vivait, allait les accompagner. Julie éprouvait de l’antipathie pour cet homme d’une quarantaine d’années qui travaillait dans une agence de voyages de la rue Sainte-Anne. Mince, vêtu de noir, laconique, il arborait un air de supériorité qui

la glaçait. Il n'y avait aucune trace de tendresse dans sa relation avec Keiko qu'il traitait avec condescendance, rappelait à l'ordre ou mettait en garde comme une enfant. La docilité de la Japonaise était stupéfiante.

— Tu devrais faire lire autre chose à Julie que des magazines féminins, décréta Haruki un après-midi qu'il était rentré inopinément du travail. Regarde ce que je vous ai ramené.

Les deux jeunes femmes étaient assises côte à côte sur le canapé en train de détailler avec bonne humeur les pages « accessoires de mode » de l'édition japonaise de *Elle*.

Il tendit à Keiko, qui le déposa soigneusement sur ses genoux, un journal plié en quatre.

— Oui, tu as raison, réagit celle-ci en se rembrunissant. Je vais choisir pour Julie des articles faciles à comprendre.

Julie avait du mal à contenir son indignation. De quel droit Haruki s'immisçait-il dans leur relation et dictait-il à Keiko sa conduite la concernant ? Leurs échanges avaient toujours été spontanés, sans rien de contraint ou de méthodique. Elle s'empara du journal, le déploya et déchiffra le titre. Il s'agissait d'un exemplaire d'*Akahata* [Le drapeau rouge], l'organe du parti communiste japonais.

— Il est important que tu te familiarises avec la réalité sociale de notre pays, déclara Haruki avec autorité.

Sans être militante, Julie n'en était pas moins sensibilisée politiquement. Elle se désolait des inégalités, de la pauvreté, de la misère même, dont un simple trajet en métro à Paris d'une porte à l'autre permettait d'être le témoin.

De ce jour, la nature des conversations entre les deux amies avait changé. La mousse de frivolité qui égayait leur relation se dissipa. Il n'y eut plus de place pour les futilités et, malgré la curiosité persistante de Julie, Keiko n'aborda plus qu'avec réticence les aspects de la vie culturelle japonaise qu'elle condamnait comme du pur divertissement. Les mots « capitalisme », « socialisme », « impérialisme », revinrent avec insistance dans sa bouche pour vilipender la société de consommation occidentale. Elle lui décrivit avec véhémence l'envers du décor du Japon hypermoderne et fier de ses traditions. Elle lui parla avec une compassion contagieuse de l'exploitation des travailleurs précaires à laquelle la deuxième économie mondiale devait sa prospérité, de la position subalterne des femmes, des discriminations à l'encontre des minorités : des *burakumin*, descendants de la caste des parias de l'époque féodale, toujours considérés comme impurs et ostracisés, du peuple aïnou, refoulé dans le nord du pays et réduit à l'état de phénomène de foire, des immigrés coréens de deuxième ou troisième génération, dont les parents ou les grands-parents avaient été déracinés de gré ou de force par le colonisateur nippon et qui étaient obligés de dissimuler leur origine pour pouvoir s'intégrer.

Le revirement dans la tonalité de leur relation fut d'une telle brutalité qu'il annihila chez Julie toute capacité de distance. Loin d'être effrayée par ce qu'elle apprit, Julie eut le sentiment d'accéder à une connaissance authentique d'une civilisation qui la fascinait depuis toujours. Le voyage au Japon que lui proposait Keiko et que ses faibles ressources – elle travaillait à mi-temps dans une librairie pour subvenir à ses moyens – lui avaient fait différer indéfiniment, se chargea d'une intensité nouvelle.

Haruki s'occupa d'acheter les billets d'avion à des conditions très avantageuses. Il annonça lui-même à Julie qu'ils feraient une escale de trois jours à Hong Kong pour y retrouver un ami, Kiyoshi, qui travaillait chez un producteur de cinéma. Ce serait l'occasion pour Julie de faire du tourisme. Elle n'était jamais allée en Asie, elle était avide de découverte ; c'était une opportunité unique.

Ils décollèrent un soir du mois de juillet 1989 de Paris-Charles-de-Gaulle pour atterrir à Hong Kong en fin d'après-midi le lendemain. A l'aéroport, Kiyoshi, un garçon jovial et pataud, les attendait avec sa voiture. Julie monta à l'arrière à côté de Keiko, chiffonnée par une nuit de mauvais sommeil. Quant à elle, elle était au comble de l'excitation. Elle dévorait des yeux dans la grisaille d'un jour pluvieux le paysage urbain qui défilait le long des rues grouillantes. Elle était fascinée par les enseignes en caractères chinois, omniprésentes, recouvrant les façades, s'avancant au-dessus de la chaussée comme des inscriptions sur une carte géante agrandie à l'échelle de la réalité. Ils s'engouffrèrent dans le tunnel sous-marin de près de deux kilomètres qui mène de Kowloon à l'île de Hong Kong.

Kiyoshi habitait dans une tour au pied du pic Victoria. Après avoir déposé les bagages dans son appartement, sommairement meublé et impersonnel, ils allèrent dîner dans un restaurant chinois bondé, bruyant, violemment éclairé. Avant de se coucher, chacune sur une natte dans la même chambre à coucher, Julie et Keiko contemplèrent longuement, depuis la fenêtre au trentième étage, Victoria Harbour et Kowloon : le scintillement des lumières, les quais illuminés, le miroitement dans l'eau des phares des bateaux traversant le détroit.

— Cette ville est un mirage. Ces lumières nous aveuglent. Elles nous cachent les ténèbres, dit Keiko d'un ton bizarrement solennel.

— Pourtant, ce spectacle est magique et dégage une énergie extraordinaire !

— Une énergie produite par la sueur et le sang et dépensée en pure perte...

Le lendemain, Kiyoshi les emmena par le tunnel d'Aberdeen jusqu'à l'un de ces restaurants aménagés dans d'immenses superstructures flottantes de plusieurs étages aux couleurs vives, surmontées de pagodes et décorées d'énormes dragons dorés. Après le déjeuner, Haruki insista pour qu'ils fassent, comme les touristes ordinaires, un tour en sampan dans le port parmi les jonques, les remorqueurs, les ferries, jusqu'au village des pêcheurs qui vivent avec leur famille à bord de leurs embarcations. Ils avaient rendez-vous en fin d'après-midi avec le producteur pour lequel travaillait Kiyoshi. Sitôt débarqués du petit bateau-mouche asiatique, ils repartirent, coupant par une route sinueuse à travers un cap pour rejoindre une zone résidentielle nichée au creux d'une baie vert émeraude, dans laquelle étaient enchâssés les cônes de jade d'îlots de nature préservée. Un ou deux kilomètres plus loin en longeant la côte, Kiyoshi stoppa le moteur devant la grille d'un immeuble de grand standing qui dominait le panorama marin. Julie demanda où l'on se trouvait. Haruki lui répondit que l'endroit s'appelait Repulse Bay.

Kiyoshi pria les deux jeunes femmes de patienter et alla en compagnie de Haruki sonner à la grille. Il revint à la voiture, consulta sa montre avec nervosité :

— Je ne comprends pas. Il n'est pas là. Ce n'est pas la peine de rester à vous morfondre ici. Je vais vous déposer à la plage et je remonterai pour l'attendre avec Haruki.

Kiyoshi les conduisit quelques centaines de mètres en contrebas jusqu'au bout de la route qui épousait le rivage et se terminait en cul-de-sac. Elles descendirent les marches qui menaient sur la plage de sable fin. On était en fin d'après-midi, le ciel laiteux avait commencé de s'assombrir. Elles prirent leurs sandales à la main et marchèrent pieds nus dans l'eau tiède parmi les rares baigneurs.

Kiyoshi apparut une demi-heure après en compagnie de Haruki et de deux autres hommes inconnus. Il expliqua que le producteur les attendait de l'autre côté de la baie et qu'ils allaient le retrouver par la mer. Un petit bateau à moteur mouillait près des rochers en bordure de la plage. Un des deux hommes, le plus jeune, à la tignasse drue, au visage grêlé, porta Keiko à bord. Julie préféra l'atteindre seule et se mouilla jusqu'aux bas des cuisses.

L'autre inconnu, plus âgé, aux tempes grisonnantes, fit démarrer le bateau. Julie était assise dans le sens inverse de la marche, face à Haruki, impassible. Il lui fallut du temps pour se convaincre que le bateau prenait une trajectoire incompréhensible : au lieu de couper à travers la baie, il s'éloignait inexorablement vers le large. La nuit tombait.

Elle eut le réflexe de se lever mais Haruki la fit se rasseoir brutalement. Le conducteur alluma les deux projecteurs de la vedette.

— N'aie pas peur, lui souffla Keiko, placée sur le banc à côté de Haruki.

— Où allons-nous ?

Personne ne répondit. Julie fut prise de panique, songea follement à sauter par-dessus bord mais prit conscience que son voisin sur le banc, enserrait son poignet jusqu'à la meurtrissure. Elle en éprouva la douleur. La terreur la paralysait. Tout se gela en elle tandis que se dévidait à une vitesse vertigineuse un fil qui la précipitait dans l'abîme.

Le bateau décrivit un virage. Dans les ténèbres, elle vit se dresser la silhouette massive d'un grand navire.

La vedette l'aborda. Julie se dressa mécaniquement sur ses jambes. Elle grelottait malgré la tiédeur de l'air. On la poussa vers l'échelle de la coupée. A peine eut-elle gravi en vacillant quelques échelons qu'elle sentit qu'on lui pressait un mouchoir nauséabond sur le visage. Elle avait perdu connaissance...

Keiko décapsula une bouteille d'eau minérale et tendit à Julie un verre d'eau que celle-ci but avidement puis reposa sur la table qui trépidait faiblement. En faisant machinalement un quart de tour dans un sens puis dans l'autre sur la chaise pivotante fixée au sol, la Française embrassa du regard de grands hublots aux rideaux orange négligemment tirés et les cuisines où s'affairait une femme en tablier blanc. Les néons allumés répandaient une lumière blafarde sur le réfectoire qui se prolongeait par un salon meublé d'une banquette et de deux larges fauteuils placés devant un poste de télévision. Le grondement sourd venant de la salle des machines lui martelait les tempes.

— Où est mon sac à main ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Je vais te le rendre. Il est dans ma cabine.

— Et ma valise ?

— Elle est restée à Hong Kong, on la récupérera, ne t'en fais pas.

— Où m'emmenez-vous ?

— Dans la citadelle du Bien-aimé et Révéré Dirigeant Kim Il Sung.

Ces paroles prononcées d'une traite avec une ferveur inattendue stupéfièrent Julie. Que signifiait ce charabia ?

— Kim Il Sung, le dictateur ?

— Kim Il Sung n'est pas un dictateur. Tu dois oublier immédiatement les ragots colportés par les médias occidentaux sur la République populaire démocratique de Corée.

Immédiatement. Julie frissonna quand ce mot lourd de menaces eut fini de faire son chemin dans son esprit. Son regard accrocha en haut sur la cloison deux photos encadrées, jumelles, en noir et blanc : deux portraits d'hommes en costume mao, l'un grisonnant, aux allures d'apparatchik, l'autre plus jeune aux cheveux frisottants. Keiko devança son interrogation :

— A gauche, c'est le Révéré Grand Dirigeant, camarade Kim Il Sung. A droite, le Cher Dirigeant, camarade Kim Jong Il, son fils.

Julie avait été installée dans la cabine du capitaine. Elle disposait d'une salle de bain exiguë dans laquelle elle put prendre une douche. La Japonaise lui fit essayer l'uniforme militaire qui était déposé sur le bureau. Il était coupé dans une matière synthétique rêche et inconfortable. Il s'ajusta cependant parfaitement à elle, comme si l'on avait eu connaissance par avance de ses mensurations. On avait également prévu

une paire de chaussures de toile à semelles de caoutchouc qu'elle échangea contre ses sandales. Dans cette tenue, la même que Keiko, Julie se sentit comme dans le costume de théâtre d'une de ces pièces contemporaines qui vous aspirent dans les spirales de la folie.

— Ne t'inquiète pas. Ce ne sont que des vêtements de rechange. Nous trouverons à nous habiller à notre guise une fois là-bas. Repose-toi. Je repasserai pour le déjeuner.

Julie alla s'allonger sur la couchette, l'esprit embrouillé, les idées enchevêtrées, le cerveau échauffé par les interrogations vainement ressassées. Keiko et Haruki étaient japonais et l'avaient enlevée pour l'emmener en Corée du Nord. Cette situation dépassait son entendement. Quel était leur but ? Pourquoi l'avoir choisie, elle ? Elle ne présentait strictement aucun intérêt. Cela n'avait aucun sens. Elle se souvint que Keiko avait plusieurs fois évoqué la Corée du Nord comme un pays authentiquement communiste alors que les réformes libérales, lancées en Union soviétique par Michail Gorbatchev – la *glasnost* et la *perestroïka* que la presse capitaliste portait aux nues –, étaient en train de fragiliser le camp anti-impérialiste. Les deux Japonais agissaient-ils réellement sur ordre du gouvernement nord-coréen ?

Elle n'avait pas soupçonné un instant qu'ils appartenaient à une organisation militante. Elle se reprocha sa naïveté, son aveuglement, sa passivité, car leur obsession anticapitaliste avait fini par lui peser. Malgré tout, elle ne pouvait croire que Keiko jouait depuis le début la comédie de l'amitié.

Keiko revint à midi avec un plateau-repas. Elle était accompagnée de Haruki, félin, vêtu de noir. Il fit

mine de s'intéresser à son confort. Julie était fébrile, apeurée. Il s'assit derrière le bureau pour s'adresser à elle, paternaliste :

— Tu ne dois pas t'inquiéter. Il ne te sera fait aucun mal. Tu seras accueillie avec les plus grands égards en République populaire démocratique de Corée. Tu vas pouvoir acquérir une véritable formation politique, ce qui n'était pas possible en France. Tu seras libre ensuite de participer au projet humaniste du Grand Dirigeant Kim Il Sung qui est de favoriser la coopération et l'amour entre les hommes et les nations.

— Quand pourrai-je retourner en France ?

— Quand tu le souhaiteras.

— Je comprends. Mais mes parents vont s'alarmer si je ne donne aucune nouvelle...

— Ils seront informés.

Julie en douta. Elle mentait quand elle laissait croire que ses parents se soucieraient de son sort. Sa manœuvre, dérisoire, ne pouvait tromper Haruki qui savait certainement qu'elle ne connaissait pas son père et qu'elle était en froid avec sa mère qui n'avait pas toléré qu'elle se lance, contre son avis, dans des études de langues, *a fortiori* de japonais. Elle n'avait rien caché de sa situation familiale à Keiko. La seule personne qui s'inquiéterait véritablement de sa disparition serait sa grand-mère qui l'avait élevée et dont elle était restée proche. Mais elle était âgée, vivait seule. Que pourrait-elle entreprendre ?

Keiko resta en permanence auprès de Julie pendant tout le temps du voyage. Elle ne la quittait que pour la nuit, après avoir verrouillé sa porte. Elle lui apportait les repas qu'elles mangeaient ensemble sur le bureau :

des plats de nouille, de riz, des ragoûts, insipides ou trop épicés, du poisson séché, que Julie n'avalait que du bout des lèvres. La Japonaise l'accompagnait sur le pont pour prendre l'air, contempler la mer, le ciel : une continuité nébuleuse de gris qui ne s'éclaircissait jamais. Dès qu'un bateau apparaissait à l'horizon, elle l'obligeait à regagner sa cabine. Près de la cheminée, au-dessus de la passerelle, le drapeau de la Corée du Nord n'était pas le seul à flotter. On avait aussi hissé ceux du Japon, de la Chine et de la Corée du Sud comme pour laisser planer un doute sur la nationalité du bâtiment.

Elles jouaient aux cartes pour rompre le désœuvrement. Julie réclama à nouveau son sac à main mais Keiko éluda :

— Je ne peux pas te le rendre tout de suite. Seulement quand on sera arrivés.

— Donne-moi au moins le livre que j'ai emporté.

— Non, c'est impossible. En revanche, si tu veux, je vais t'apprendre l'alphabet coréen.

Surmontant son apathie et l'angoisse qui l'étreignait, Julie se piqua au jeu. Elle mémorisa les quarante lettres, commença à les combiner pour former des syllabes et des mots. Elle apprit que l'ordre alphabétique était différent en Corée du Nord et en Corée du Sud.

Au quatrième jour, autour de midi, ils arrivèrent en vue d'une côte ensevelie sous une épaisse brume de chaleur. Keiko lui annonça qu'ils faisaient route vers une ville portuaire nommée Namp'o. Le navire jeta l'ancre au large, face au port. Une heure après, un point sombre suivi d'une brève traînée d'écume se dirigea vers eux. Une vedette militaire grise accosta à l'arrière du cargo. Julie descendit par l'échelle, escortée de ses

deux accompagnateurs, sans autre bagage que son sac à main que Haruki serrait sous son bras.

Deux hommes jeunes en civil saluèrent le couple japonais en coréen. Julie s'entassa sur un banc à leur côté dans l'habitacle de tôle que le moteur faisait vibrer bruyamment. La vedette redémarra dans un vacarme assourdissant. Elle était pilotée par un militaire en uniforme, statique, imperturbable, surmonté d'une ample casquette verte. Le cargo s'éloignait à toute allure. Voyant se dissoudre ce dernier lien tangible avec la liberté, avec la possibilité de retourner d'où elle venait, de retrouver son monde familier, de se réconcilier avec sa mère dont le visage surgit soudain avec force, Julie fut submergée par la détresse. Elle se mit à pleurer comme une enfant.

Personne n'avait de mouchoir à bord. Keiko tapota sur l'épaule du pilote qui tourna la tête. Elle lui cria quelque chose dans l'oreille et l'homme sortit de sa poche un grand foulard blanc avec lequel Julie s'essuya le visage.

La vedette contourna la jetée pour se diriger vers un bassin de débarquement derrière des hangars. Sur le quai, trois autres hommes en costume et cravate les attendaient. L'un d'entre eux considéra les arrivants un bref instant avant de pivoter et de s'éloigner, laissant les deux autres s'avancer. Keiko présenta le plus grand à Julie :

— Voici le camarade Pak Jae Gyu. Il est responsable de ton bien-être en République populaire démocratique de Corée. Sa mission est de s'occuper de toi, de veiller à ce que tu ne manques de rien.

L'homme sourit largement. Son épaisse chevelure en brosse ondulait au-dessus de lourdes lunettes aux articulations dorées et aux verres surlignées par des

arceaux noirs. Il présenta son collègue, râblé, hermétique – le camarade Hwang –, puis Keiko traduisit la petite allocution qu’il prononça avec un air de jubilation :

— Bienvenue en République populaire démocratique de Corée. Nous ne vous retiendrons pas contre votre gré. Nous voulons seulement que vous nous aidiez à combattre les méfaits de l’impérialisme, l’injustice faite aux peuples opprimés. Nous sommes sûrs que vous comprenez notre cause et que vous continuerez à la défendre quand vous retournerez dans votre pays. Vous devez nous faire confiance.

Au bout de deux mois de loyers impayés, la propriétaire de la chambre de Julie s’inquiéta de sa disparition. Une brève recherche la mit en relation avec la mère de sa locataire, Elsa Leroy – et non Duval, car celle-ci s’était remariée. Elsa Leroy n’entretenait que des relations sporadiques avec sa fille, n’avait aucune idée de la vie qu’elle menait, était tellement ignorante de son caractère et de ses préoccupations que toutes les hypothèses quant à sa disparition lui parurent envisageables, même les plus futiles et les plus rocambolesques : une escapade amoureuse indûment prolongée, un voyage à l’autre bout du monde sur un coup de tête... Elsa se tourna vers sa propre mère, Anna, sur laquelle elle s’était reposée pour l’éducation de Julie et dont elle la savait très proche. La vive inquiétude manifestée par Anna la convainquit de se rendre sans délai au commissariat de police pour faire une déclaration de disparition. Le fonctionnaire se voulut rassurant. Il lui expliqua que sur quarante mille disparitions annuelles en France, les trois quarts étaient rapidement élucidées.

Une enquête fut diligentée. La police interrogea des camarades de Julie à l'université. Elle leur avait parlé de son projet de voyage au Japon. On put identifier le vol sur lequel elle était enregistrée.

A la surprise des enquêteurs, une vérification de routine permit de constater qu'elle était fichée par les Renseignements généraux¹. Dans son dossier, une note succincte décrivait sa situation professionnelle et familiale. Il était fait état de l'assiduité avec laquelle elle fréquentait un couple de Japonais placé sous surveillance en raison de son appartenance à la mouvance gauchiste radicale et soulignait en particulier la relation étroite qu'elle entretenait avec Keiko Shimozawa, soupçonnée d'avoir séjourné en Corée du Nord. L'auteur s'en étonnait, car Julie Duval n'avait aucun antécédent d'engagement politique. Il redoutait qu'elle ne présente le profil type de ces jeunes idéalistes naïfs, aisément manipulables, susceptibles d'être entraînés dans une dangereuse dérive.

Il y avait même plusieurs photos de Julie prises dans la salle d'embarquement de l'aéroport Charles-de-Gaulle. L'une montrait une jeune femme mince en jeans, aux cheveux bruns mi-longs et ondulés, calée contre le dossier du fauteuil dans l'attitude nonchalante, pour ne pas dire « avachie » (c'est ce que pensa le fonctionnaire qui consulta le dossier), d'une touriste quelconque prenant son mal en patience.

L'enquête menée à Hong Kong conclut qu'elle n'était jamais repartie par avion pour sa destination

1. La Direction centrale des renseignements généraux communément appelée Renseignements généraux (RG) était un service de renseignement intérieur dépendant de la police nationale. Il a été intégré à l'actuelle Direction générale de la sécurité intérieure (DGSI).

finale au Japon. Etait-elle restée clandestinement dans la colonie britannique ? Dans quel but ? On pouvait tout envisager : enlèvement, accident, noyade... Là-bas aussi, chaque jour apportait son lot de faits divers sordides et tragiques. Mais les antécédents de ses accompagnateurs, s'ils pouvaient inquiéter sur leurs intentions, laissèrent espérer qu'elle était encore en vie.